Laurent-Olivier David

Louis-Joseph Papineau

Vertiges

Charles Alexander (1816-1905),
L'Assemblée des six comtés à Saint-Charles-sur-Richelieu, en 1837 (1891),
collection du Musée national des beaux-arts du Québec.

Laurent-Olivier David (1840-1926), vers 1905.

Louis-Joseph Papineau

IL Y AVAIT VINGT ANS que l'Angleterre, vaincue par la persévérance patriotique d'une nationalité qui ne voulait pas se laisser écraser, avait accordé au Bas-Canada un simulacre de gouvernement constitutionnel. Les Canadiens-français, investis du droit sacré de conduire leurs destinées, avaient noblement profité des concessions de l'Angleterre pour affirmer et faire prévaloir leur autonomie. Toujours sur le qui-vive, toujours l'arme au bras, ils n'avaient cessé d'arracher à un pouvoir tyrannique les lambeaux de liberté qu'il leur disputait. Mais le fanatisme, se réveillant au bruit de leurs succès et de leurs conquêtes politiques, leur avait déclaré une guerre acharnée et travaillait à nullifier leurs efforts et leurs travaux dans la Chambre d'Assemblée. Un gouverneur arrogant, stupidement inspiré par des conseillers irresponsables et une faction haineuse et jalouse, avait partout surexcité le sentiment national par un orgueil insensé et une persécution odieuse.

La majorité de la Chambre d'Assemblée, conduite par messieurs Bédard et Papineau, père, avait résolu de conquérir complètement son indépendance et sa liberté en arrachant le pouvoir aux influences funestes qui le circonvenaient, en repoussant de la Chambre d'Assemblée les juges et les officiers de la Couronne, et en revendiquant, au nom de la constitution anglaise, un contrôle salutaire sur l'exécutif.

C'était en 1810 ; la Chambre d'Assemblée était en session, et malgré deux dissolutions dans l'espace de deux ans, la majorité, loin d'avoir perdu des forces, comme l'avait espéré le gouverneur, les avait augmentées ; le peuple n'écoutait que les nobles impulsions du sentiment national. La discussion avait recommencé plus vive, plus animée que jamais !...

Un jeune homme se leva ; il venait d'être élu ; il avait à peine vingt-trois ans, une taille élevée, élégante, un buste magnifique, des traits aristocratiques, une tête pleine de fierté, de noblesse et d'intelligence, quelque chose de Lafayette et de Washington, l'élégance et la distinction française unies à la majesté anglaise, tous les indices qui révèlent l'homme fait pour commander par la grandeur du caractère, la supériorité de l'intelligence.

Et lorsque sa grande voix retentit dans l'enceinte législative, comme les vibrations puissantes de l'airain, pour dénoncer les outrages du passé et présager les vengeances de l'avenir, la majorité, radieuse et enthousiasmée, salua avec transport les accents patriotiques du jeune orateur ; elle avait besoin d'un homme jeune et vigoureux pour prendre la place des deux chefs vaillants, dont l'âge et les fatigues avaient épuisé les forces, pour prendre de leurs mains tremblantes le drapeau qu'ils avaient héroïquement défendu ; elle avait trouvé cet homme...

C'était Louis-Joseph Papineau. Son illustre père, monsieur Joseph Papineau, était là. Quelle joie pour son cœur de père et de patriote ! Quelle couronne plus digne de ses cheveux blancs et d'une vie glorieuse consacrée au service de la plus sainte des causes ! Le noble vieillard ! Qu'il dût relever avec fierté sa tête fatiguée ! Astre brillant que le passé emportait, il voyait s'élever à l'horizon l'étoile de l'avenir destinée à illuminer la marche de sa malheureuse patrie dans la voie de l'honneur et de l'émancipation ; et dans cette étoile il retrouvait son image embellie.

Il pouvait se reposer sur le bord du chemin ; il n'avait plus qu'à guider les premiers pas de l'homme qui se présentait pour continuer son œuvre et recueillir l'héritage confié à son patriotisme ; et cet homme c'était son fils !

Il naquit à Montréal, le 7 octobre 1786. Il manifesta, dès son bas âge, une rare précocité d'intelligence et des aptitudes qui frappaient tout le monde. Monsieur de Gaspé, son ami d'enfance et son compagnon de collège, donne, dans ses jolis *Mémoires,* des détails intéressants sur la jeunesse de monsieur Papineau et son cours d'études au séminaire de Québec.

« La renommée du jeune Papineau l'avait précédé avant même son entrée au séminaire de Québec. Tout faisait présager, dès lors, une carrière brillante à cet enfant précoce, passionné pour la lecture, et dont l'esprit était déjà plus orné que celui de la plupart des élèves qui achevaient leur cours d'études.

« Papineau jouait rarement avec les enfants de son âge : il lisait pendant une partie des récréations, faisait une partie de dames, d'échecs, ou s'entretenait de littérature, soit avec ses maîtres, soit avec les écoliers des classes supérieures à la sienne. L'opinion générale était qu'il aurait été constamment à la tête de ses classes, s'il n'eût préféré la lecture à l'étude de la langue latine. »

Un jour, les élèves du séminaire imaginèrent de faire une chambre d'assemblée et des élections ; ils se divisèrent en deux camps et se préparèrent à la lutte. Le jour de l'élection arrivé, le jeune Papineau, qui n'avait alors que treize ou quatorze ans, et que le parti de l'opposition avait choisi pour son chef, monta à la tribune. Voici comment monsieur de Gaspé apprécie ce premier effort oratoire :

> « Je l'ai souvent entendu depuis tonner dans son parlement provincial contre les abus, la corruption, l'oligarchie, mais je puis certifier qu'il n'a jamais été plus éloquent qu'il le fut ce jour-là. Les prêtres du séminaire s'écriaient : C'est son père ! c'est tout son père ! Quel champion pour soutenir les droits des Canadiens, lorsqu'il aura étudié les lois qui nous régissent ! Et les messieurs Demers, Lionnais, Bédard et Robert, qui rendaient ce témoignage, étaient des juges compétents. »

Le jeune Papineau n'eut pas de peine à choisir la carrière où l'appelait la destinée ; il se décida à étudier le droit. Il n'était pas encore reçu, lorsque l'opinion publique, qui avait déjà les yeux sur lui, l'appela à représenter le comté de Kent (maintenant Chambly) en 1809. Il prit immédiatement part aux débats et se rangea naturellement sous le drapeau national et la direction de monsieur Joseph Papineau, son père.

Mais lorsqu'éclata la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les États-Unis, monsieur Papineau, malgré sa répugnance à lutter sur le champ de bataille pour un gouvernement qu'il combattait sur l'arène parlementaire, prit les armes et servit, comme capitaine, pendant toute la guerre jusqu'en 1815, et montra beaucoup de loyauté et de courage.

Il eut l'occasion, aussi, de donner une idée frappante de la hauteur de ses sentiments et de la générosité de son caractère. Il commandait la compagnie qui avait été chargée de conduire les prisonniers américains jusqu'à Montréal : le corps de musique ayant commencé à jouer, par dérision, le « Yankee Doodle », il sortit des rangs et refusa d'y rentrer avant qu'on eût cessé de jouer un air qui était une insulte pour des vaincus.

Lorsque la Chambre se réunit, au mois de janvier, 1815, à la fin de la guerre, elle choisit monsieur Papineau pour son président, à la place de monsieur Panet ; il avait vingt-huit ans.

C'est alors que commença réellement la carrière politique de monsieur Papineau; qu'il prit le commandement de cette phalange héroïque dont le courage et le dévouement donnèrent au monde entier l'exemple sublime de l'enthousiasme national uni à la loyauté, et démontrèrent qu'on ne pourrait jamais faire des descendants de la France, en Amérique, une race d'esclaves.

Il m'est impossible de suivre le grand orateur, pas à pas, dans cette voie glorieuse où nos pères furent toujours fidèles à son drapeau, comme ils avaient été fidèles à celui de Montcalm et de Lévis; l'espace me manque pour rappeler toutes les phases de cette grande lutte, dont le souvenir vivra éternellement dans la mémoire du peuple canadien.

Ce ne fut plus contre les balles et les boulets que ces hommes eurent à lutter, mais la résistance n'en fut pas moins glorieuse. S'il faut du patriotisme et du courage pour braver le feu et la mort sur le champ de bataille, il n'en faut pas moins pour combattre, pendant trente ou quarante ans, contre les embûches, les séductions, la haine et le fanatisme d'un vainqueur insolent, pour subir sans défaillance toutes les humiliations et les avanies, à la vue des récompenses brillantes offertes à la trahison.

La justice souillée par toutes les infamies; la défalcation protégée par le pouvoir; la domination de la Chambre d'Assemblée par un Conseil Législatif et des conseillers irresponsables et antipathiques à tout ce qui était français et catholique; les places, les honneurs et les gros salaires prodigués à une misérable faction, au détriment des droits de la majorité; la proclamation audacieuse des projets les plus effrontés d'anglification; l'infériorité de tout ce qui n'était pas anglais et protestant passée à l'état d'axiome ; la violation constante de toutes les lois constitutionnelles et parlementaires et de tous les droits qui nous avaient été garantis par les traités ; le contrôle sur les subsides et la dépense publique refusé à la Chambre d'Assemblée ; la violence, les insultes, les humiliations, l'emprisonnement, les outrages de toutes sortes dirigés contre des hommes qui ne voulaient pas baisser le front ignominieusement ; enfin, une nationalité cimentée dans le sang des braves et des martyrs, et sortie victorieuse d'un siècle de combats et de souffrances indicibles... foulée aux pieds de proconsuls avides, livrée à une bande de corbeaux affamés... Voilà le lugubre tableau que l'histoire déroule aux regards pendant un demi-siècle, et surtout depuis 1810 à 1837.

Un jour vint où l'Angleterre, effrayée de l'attitude de la Chambre d'Assemblée, que soutenait la population, parut vouloir lui accorder ce qu'elle demandait ; mais il était trop tard. La jeunesse, dont le sang bouillonnait, depuis longtemps, dans les veines, soulevait le sentiment national et poussait monsieur Papineau sur la pente de la violence. Ce n'étaient plus des lambeaux de concessions qu'il fallait au peuple, c'étaient les fameuses quatre-vingt-douze résolutions préparées par monsieur Papineau lui-même et rédigées par monsieur Morin.

Des assemblées enthousiastes avaient eu lieu sur plusieurs points du pays ; monsieur Papineau y avait été acclamé au milieu des ovations les plus patriotiques ; les Fils de la Liberté et le Doric Club en étaient venus aux mains ; le parti anglais avait attaqué la maison de monsieur Papineau ; les événements se précipitaient avec une aveugle fatalité. On marchait à grands pas vers l'insurrection, sans en calculer les conséquences, sans organisation, sans préparation. Des mandats furent lancés contre les chefs du parti national : ce fut le signal de la révolte.

L'insurrection, victorieuse à Saint-Denis, écrasée à Saint-Charles, se terminait par la mort d'un grand nombre de nos malheureux compatriotes sur l'échafaud, et donnait enfin au parti anglais l'occasion, le prétexte depuis si longtemps désiré, d'opérer l'Union du Haut et du Bas-Canada.

Monsieur Papineau était à Saint-Denis, le 22 novembre 1837 ; il partit quelques minutes avant le combat, sur les instances de monsieur Nelson et de ses partisans, qui ne voulaient pas exposer inutilement une vie précieuse dans les circonstances critiques où se trouvait le pays. Ils lui représentèrent qu'ils étaient les bras du mouvement, mais que lui en était la tête et qu'ils auraient besoin de lui s'ils réussissaient.

Après la défaite des Canadiens à Saint-Charles, monsieur Papineau, dont la tête était mise à prix, s'enfuit aux États-Unis.

On lui a reproché de n'être pas resté au milieu de ceux que son éloquence avait armés et jetés dans la révolte, pour partager leur sort.

On a fait le même reproche à monsieur Lafontaine et aux autres chefs du mouvement. Tout en tenant compte des circonstances qui semblent justifier leur conduite, nous dirons cependant que tous ceux qui ont laissé le peuple à la merci de leurs ennemis, après l'avoir exposé au danger, ont montré plus de prudence que de dévouement.

Le capitaine dont le navire est en feu, n'a qu'un parti à prendre en face du péril, qu'il en soit responsable ou non : c'est de lutter jusqu'à la fin contre l'élément destructeur et de laisser le pont de son navire le dernier de tous. Le général, dont les paroles ont enflammé ses soldats, n'a pas le droit de les abandonner parce que leur intrépidité les aura entraînés au-delà des limites qu'il leur avait tracées.

Les chefs du Bas-Canada auraient dû rester au milieu de ceux que leur exemple avait soulevés pour les arrêter, si c'était possible, ou combattre et mourir avec eux. Qui sait, d'ailleurs, si le danger ou la crainte de faire tomber leurs têtes n'aurait pas sauvé celles de leurs malheureux compatriotes ?

Pour ceux qui n'ont d'autre politique que le fait accompli et qui jugent une entreprise par son succès, l'insurrection de 1837 est une folie, dont ils font tomber la responsabilité et le discrédit sur monsieur Papineau. D'abord, cette insurrection n'a pas été le résultat d'une organisation, d'un projet mûri et accepté d'avance. Monsieur Papineau aurait voulu rester sur le terrain constitutionnel, où il avait toujours combattu, et quelques jours encore avant la bataille de Saint-Denis, dans la grande assemblée tenue à Saint-Charles, il avait conseillé la prudence et la modération, et il avait déclaré que le meilleur moyen de faire céder l'Angleterre était de ne rien acheter d'elle. Mais le docteur Nelson, qui était dans la foule, s'écria avec énergie :

> « Moi je diffère d'opinion avec monsieur Papineau : je dis que le temps est venu ; je vous conseille de mettre de côté tous vos plats et vos cuillers afin de les fondre et d'en faire des balles. »

La résistance aux mandats d'arrestation lancés contre les principaux agitateurs a été le principal fait de l'insurrection, et elle s'est circonscrite dans des limites très restreintes.

Plusieurs sont d'avis que la proclamation des quatre-vingt-douze résolutions par monsieur Papineau a été une faute, qu'il aurait dû suivre le conseil d'une partie des membres du district de Québec et ne pas tout demander à la fois, lorsque l'Angleterre se montrait disposée à faire quelques concessions.

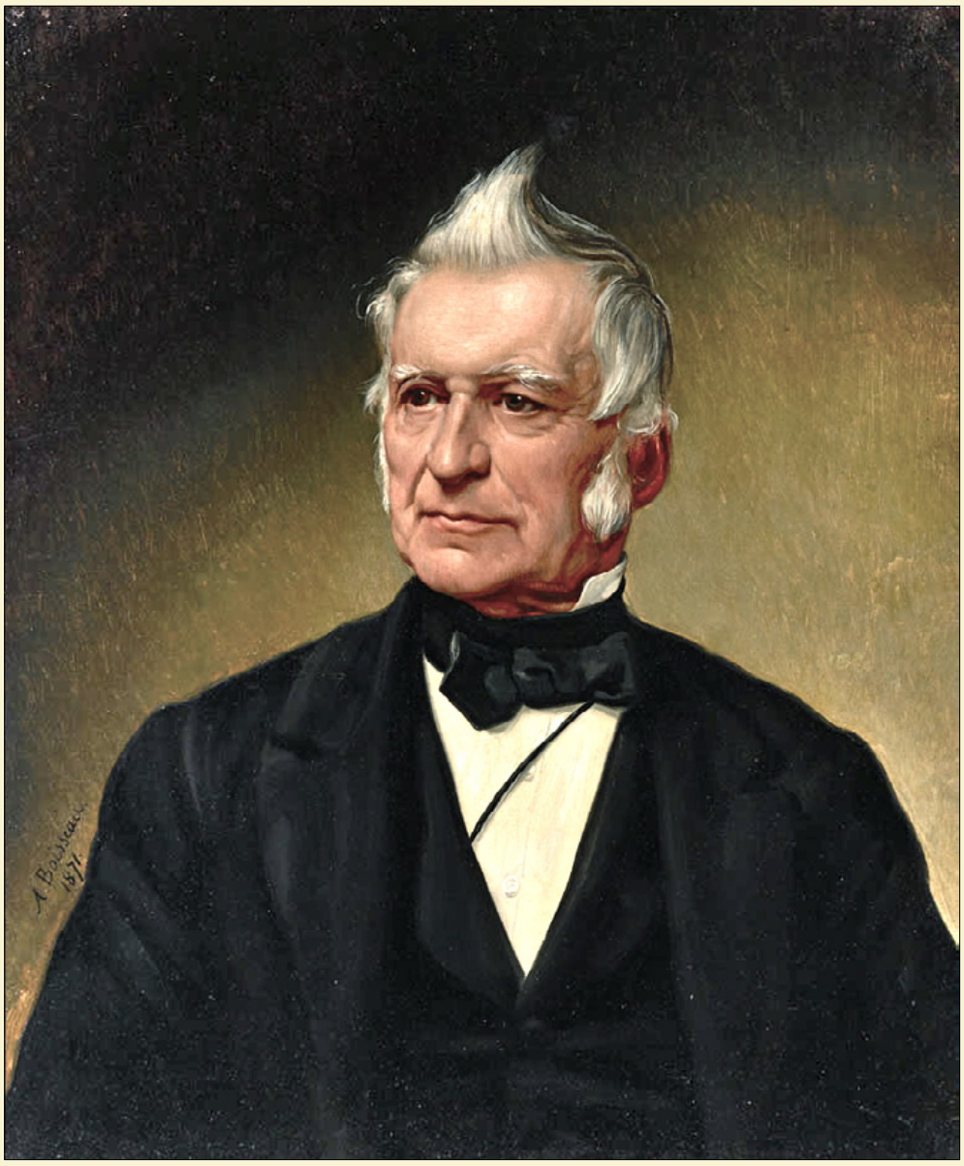
Mais trente et quarante années de déceptions avaient aigri la population ; la jeunesse, qui entrait alors dans l'arène, était impatiente, pleine d'ardeur et de patriotisme ; elle voulait tout ou rien : les quatre-vingt-douze résolutions furent l'écho de la volonté et des sentiments du peuple.

C'est monsieur Papineau, sans doute, qui avait amassé la tempête qui finit par éclater ; c'est lui qui, de sa parole ardente et passionnée avait embrasé les cœurs et enflammé les imaginations ; c'est lui, enfin, qui avait donné au peuple l'exemple de la résistance à la tyrannie ! Mais va-t-on lui faire un crime de ce qui est et sera son principal titre de gloire aux yeux de la postérité reconnaissante ? Serait-ce à dire que dans la crainte de trop surexciter la population, de lui inspirer trop d'enthousiasme pour sa conservation et son honneur national, il aurait dû comprimer les nobles élans de son âme, les inspirations de son éloquence, sa haine du fanatisme et de la tyrannie ? Serions-nous plus honorés, plus grands aux yeux des nations, si, sacrifiant sa patrie à son ambition, Papineau eût accepté les dons et les faveurs dont on aurait payé sa trahison ?

Après avoir passé deux ans aux États-Unis, monsieur Papineau se rendit en France, où il vécut pendant huit ans, dans l'étude, la réflexion et l'intimité de quelques-uns des hommes les plus distingués de Paris, tels que Béranger, Cormenin, Lamennais, etc.

Lorsque monsieur Papineau revint de l'exil en 1847, les choses étaient bien changés en Canada; quelques-uns des jeunes gens qui avaient marché à sa suite avant 1837, étaient devenus des hommes et travaillaient à faire au Bas-Canada une place honorable dans la nouvelle constitution. Le peuple, qui n'avait pas oublié son ancien chef, l'envoya siéger dans le Parlement Uni. Mais cette dernière phase dans la vie politique de monsieur Papineau est bien pâle à côté de celle que nous venons de retracer; il voulut reprendre sa carrière où il l'avait laissée; or, huit années avaient creusé un fossé profond entre ces deux époques. La première fois qu'il prit la parole dans la nouvelle chambre, on aurait dit qu'il continuait un discours interrompu par les événements de 1837; aussi sa voix resta sans écho; on préférait le grand ministre au grand orateur, Lafontaine à Papineau.

Monsieur Papineau s'était fait des habitudes, un langage et une attitude qui ne convenaient plus sous un gouvernement responsable, au milieu d'hommes paisibles qui, acceptant avec résignation le nouvel ordre de choses, n'avaient d'autre but que d'en tirer le meilleur parti possible.



Alfred Boisseau (1823-1901), *Portrait de Louis Joseph Papineau,* détail (1871), collection de Bibliothèque et Archives du Canada.

Monsieur Papineau, croyant que son rôle était fini, laissa la politique en 1854 et se décida à passer le reste de ses jours dans la retraite, l'étude et les tranquilles jouissances de la vie de famille.

Il passe l'hiver à Montréal et l'été dans sa magnifique résidence de Montebello, où ses amis et beaucoup d'étrangers distingués trouvent une hospitalité qui rappelle les plus beaux temps de la société française.

Lorsqu'on le rencontre sur sa route, on ne peut se lasser d'admirer ce beau vieillard qui porte si fièrement ses quatre-vingt-trois ans ; on met instinctivement la main à son chapeau, tant il y a de noblesse et de cordialité, de majesté et de sympathie dans cette grande figure ! On voit qu'il était fait pour les grandes luttes, les grandes choses, comme ces héros dont la peinture et le statuaire nous ont transmis les traits.

Ne soyons pas jaloux des hommages rendus à une de nos illustrations les plus pures, les plus honorables, à une vie dont le désintéressement, le patriotisme et la sincérité sont incontestables. Monsieur Papineau n'était pas riche ; pendant quinze ans, il n'avait pour ainsi dire que son salaire de président de la Chambre pour vivre d'une manière digne de sa position et de sa réputation et faire honneur aux étrangers qui le visitaient ; et cependant, il n'a jamais fléchi devant le pouvoir ; il n'a jamais hésité à risquer ses moyens d'existence plutôt que de refouler au fond de son âme les flots d'indignation qui en débordaient.

L'histoire, qui rapetisse tant de noms, ne fera que grandir le sien ; elle dira qu'il fut le premier de son époque par la noblesse du caractère, l'énergie du patriotisme et la constance politique, comme il fut le plus remarquable par la force de l'éloquence et la hauteur de l'intelligence.

Les discours écrits que monsieur Papineau nous laisse ne donnent pas une idée exacte de son éloquence et de l'effet qu'il produisait sur la Chambre et les masses. À l'exemple de beaucoup d'orateurs, monsieur Papineau est un médiocre écrivain ; son style diffus, rempli d'incidences interminables, qui se croisent et se débattent avec fracas, rend la lecture de ses écrits peu agréable. Il était essentiellement orateur, improvisateur ; il lui fallait l'action, la lutte, l'imprévu, le peuple ou ses députés pour auditoire, pour mettre en jeu toutes les ressources de son éloquence et faire vibrer les cordes harmonieuses de son âme.

Lorsque, laissant subitement le fauteuil présidentiel, il s'avançait au milieu de l'enceinte législative, et de sa voix vibrante, de son geste grandiose et de son regard terrible lançait contre les ennemis de son pays ses éloquentes philippiques, les gouverneurs tremblaient sur leur trône et la majorité, fière de son chef et de son orateur l'acclamait avec enthousiasme.

Et lorsqu'il allait de village en village, jetant partout des paroles de feu, des éclairs d'éloquence, quelles ovations ! quelles processions ! quelles joyeuses manifestations ! On déployait les drapeaux ; les femmes agitaient leurs mouchoirs ; les enfants lui jetaient des bouquets ; et tous n'avaient qu'une voix pour crier : Vive Papineau ! Et ce respect, cette admiration universelle et cette confiance générale qui l'ont entouré pendant vingt ans, tout cela était spontané, volontaire.

Monsieur Papineau avait l'intelligence des grands principes qui font la base des sociétés modernes, et il faisait plutôt appel aux sentiments de dignité et de liberté de ses auditeurs qu'à leurs préjugés. Son éloquence était passée à l'état de proverbe ; on disait d'un enfant qui manifestait des dispositions à bien parler : « c'est un Papineau. »

Cependant, monsieur Papineau n'avait pas tout ce qui constitue l'orateur ; il manquait de souplesse et d'entrain ; il avait plus de majesté que de vivacité, plus de noblesse que de chaleur ; il n'avait pas ces frémissements de voix et ces entraînements passionnés qui confondent l'orateur et l'auditoire dans un même sentiment d'enthousiasme. Cependant, lorsque l'aigle irrité abaissait son regard et son vol et fondait sur sa proie, il avait des coups d'aile magnifiques, terribles. Le sarcasme s'échappait de toute sa personne, comme une bordée de canon des flancs d'un navire ; malheur à ceux qui se trouvaient sur son passage ! Le patriotisme

franc et sincère et l'amour élevé de la liberté qui l'inspiraient, donnaient à sa parole vigoureuse une autorité à laquelle ses adversaires même ne pouvaient échapper.

Qu'on joigne à tout cela la politesse la plus française, l'affabilité la plus exquise, une bienveillance qui se reflète dans toute sa personne, et une conversation enjouée, élégante et instructive, et on comprendra le prestige et l'influence qu'il a exercés sur son époque.

Il a payé, comme le commun des mortels, son tribut à la douleur et aux chagrins domestiques. Un fils chéri, héritier de l'éloquence et du talent du père, Gustave Papineau, mort à dix-neuf ans ; et une fille adorée, l'épouse de notre éminent artiste et littérateur, monsieur Napoléon Bourassa, enlevée, l'année dernière, à son affection, ont causé des vides profonds dans son âme. Comme beaucoup de grands hommes, aussi, il a été témoin de l'indifférence de ses compatriotes et victime d'accusations qui ont dû vivement affecter sa dignité et son honneur.

Mais que veut-on ? on ne conquiert pas l'immortalité sans peine et sans fatigue.

Monsieur Papineau trouve dans la lecture des consolations et des jouissances qui suffisent à son esprit cultivé ; malgré son âge avancé, il passe une partie de ses jours et de ses nuits dans l'étude de ses auteurs favoris ; aussi il suit de près la marche du monde et se tient constamment au courant de tout ce qui s'y passe.

Malheureusement, cet homme si chrétien dans sa conduite, si respectueux envers la divinité, qui ne passe jamais devant une croix sans se découvrir ; cet homme si droit dans ses pensées et ses sentiments, ne peut plier sa raison aux enseignements de la foi. Il ne croit pas !

Monsieur Papineau achève sa course ; il disparaîtra le dernier de cette grande génération dont il a été la personnification la plus élevée et la plus durable. La mort le trouvera ce qu'il aura été pendant près d'un siècle ; certains hommes sont comme les pyramides : le temps ne peut les entamer.

Montréal, 2 juin 1870.

Le cinq octobre 1871,
nous écrivions les lignes suivantes :

ELLE EST ÉTEINTE cette belle intelligence qui a jeté sur le nom canadien une si vive clarté. On ne l'entendra plus cette voix éloquente dont les accents éveillèrent dans l'âme du peuple le patriotisme et l'espérance, et firent trembler le despotisme.

Il a cessé de battre ce cœur ardent qui, sous les glaces de la vieillesse, conservait encore la flamme des vertus civiques.

Louis-Joseph Papineau est mort le 28 septembre dernier.

Il semblait que la mort le respectait. Le dernier et le plus grand de sa génération, il refusait de plier sous le poids des années. « La mort le trouvera ce qu'il aura été pendant près d'un siècle », disions-nous, il y a quelque temps ; « certains hommes sont comme les pyramides : le temps ne peut les entamer. »

Il y a de cela un an, et c'est déjà fait ! Quelques pieds de terre couvrent les restes de cet homme chez qui la vie semblait se plaire.

Au premier glas qui annonça la fatale nouvelle, la patrie tressaillit dans son cœur, on aurait dit qu'on lui arrachait une partie d'elle-même. Elle se transporta par la pensée dans cette douce retraite de Montebello qu'il a immortalisée, et là, dans une chambre tendue de noir à demi éclairée par une pâle lumière, elle reconnut le corps inanimé d'un de ses plus nobles enfants. Elle se rappela ce qu'il avait fait pour elle, et elle pleura.

Elle se le représenta depuis le jour où il recueillit des mains tremblantes de son illustre père le drapeau national, jusqu'à cette fatale insurrection de 1837 et devant ces souvenirs glorieux, elle voulut qu'il n'y eut place que pour le respect et l'admiration.

Ses vœux furent exaucés : des fleurs et des couronnes tombèrent de toutes parts sur la tombe de ce grand citoyen ; des voix étrangères se mêlèrent même aux concerts harmonieux de la patrie pour faire l'apothéose du défunt et le placer parmi les grands hommes qui ont honoré l'humanité par le patriotisme et l'amour de la liberté. Les nations ne peuvent trop honorer leurs grands citoyens ! Que deviendraient-elles si, au milieu des tempêtes qui menacent sans cesse leur existence, la Providence ne leur envoyait de temps à autre un de ces hommes pour éclairer leur marche ? Et nous, nous surtout, pauvre petite peuple ! qu'on dirait un rameau perdu au sein des vastes forêts de l'Amérique, nous qui sommes débordés de tous côtés par des races envahissantes, que serions-nous aujourd'hui si quelqu'un n'était pas venu, dans les moments critiques, relever notre courage et ranimer nos espérances en l'avenir ?

Et lorsque nous sommes blessés dans les fibres les plus sensibles de notre âme par l'orgueil insultant de ces races, avec quelle légitime fierté nous leur jetons à la figure le nom des Champlain, des Montcalm, des Salaberry, des Lafontaine, et des Papineau ! Devant ces noms, qui rappellent tant de gloire, il leur faut bien s'incliner, et reconnaître que la race qui les a produits mérite d'être respectée.

Si jamais la postérité, oublieuse, se demandait ce que monsieur Papineau a fait, puisse sa voix éloquente lui répondre des profondeurs de sa tombe : « Je vous ai fait respecter, j'ai appris au monde que, dans un coin de l'Amérique, quelques milliers de Français, vaincus par les armes après une lutte héroïque, avaient su arracher leurs droits et leurs libertés aux griffes de leurs vainqueurs. J'ai, pendant trente ans, guidé mes compatriotes dans des combats qui ont fait l'admiration des nations étrangères, et j'ai appris à nos fiers conquérants qu'ils ne pourraient jamais enchaîner ma patrie. »

Voilà ce qu'il a fait ! Et les hommes auxquels les nations reconnaissantes élèvent des monuments, n'en ont pas toujours fait autant.

Que monsieur Papineau n'ait pas su, après l'Acte d'Union, accepter la position que les événements avaient faite à son pays, c'est sans doute une faute et un malheur pour nous. De quelle utilité son expérience et son patriotisme auraient pu être pour le Bas-Canada ! Toutefois, cette fidélité inviolable à des idées passées, mais patriotiques, doit-elle effacer trente années de services et de dévouement national ? Monsieur Papineau est-il le premier parmi les grands hommes qui n'ait pas su plier ?

Nous nous consolerions facilement de cette obstination dans les principes politiques, si elle ne s'était pas manifestée d'une manière plus regrettable pour le sentiment catholique. Nous venons d'entendre le récit de ses derniers moments et de ses funérailles. C'est froid comme le marbre de sa tombe. Nos traditions religieuses n'étaient pas là ! Il aura manqué à l'illustre défunt d'avoir été la personnification de ses compatriotes dans la mort comme il l'avait été dans la vie. On peut s'en chagriner, mais Dieu seul peut lui en demander compte.

Louis-Joseph Papineau,
portrait par Pierre-Olivier David (1840-1926),
est paru chez Typographie Georges-Émile-Desbarats,
à Montréal, en 1872.

ISBN : 978-2-89854-037-0
© Vertiges éditeur, 2023

– 2038e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org